



Une librairie dans la ville de Chongqing en novembre 2018. 60% des livres français édités en Chine en 2017 concernent des titres à destination des jeunes lecteurs. CHINE NOUVELLE/SIPA

# Heureux comme un écrivain français en Chine

**Arnaud de La Grange**  
adelagrang@lefigaro.fr  
Envoyé spécial à Wuhan et Pékin

Antoine Blondin aurait goûté le clin d'œil. La littérature française célébrée sur les rives du Yang Tsé Kiang, que le quartier-maître Quentin d'Un Singe en hiver remontait dans les vapeurs des canonnières et des alcools forts... C'est à Wuhan, là où le fleuve bleu coule en lourdes plaques que le « choix Goncourt de la Chine » a été lancé en un jour brumeux de cet hiver chinois. La ville, petite bourgade de 13 millions d'habitants peu connue hors des frontières de l'empire, est surtout célèbre pour avoir abrité les exploits nautiques du Grand Timonier. C'est ici que Mao a traversé plusieurs fois le fleuve à la nage, suscitant l'admiration éternelle des masses. Dans le grand port fluvial, la France a toujours été présente depuis l'établissement d'une concession à la fin du XIX<sup>e</sup>. Aujourd'hui, on y fabrique des automobiles françaises et un consulat y promeut avec enthousiasme les intérêts de notre bon pays.

Wuhan fut toujours un peu frondeuse. C'est dans une de ses casernes qu'éclata la mutinerie dominant le signal de la révolution de 1911, qui mit à bas la dynastie des Qing. Durant les heures sombres de la Révolution culturelle, on y résista un temps contre les Gardes rouges. Aujourd'hui, Wuhan est assagie mais son goût pour la liberté d'esprit semble perdurer. Il y avait quelque chose de rassurant à voir ces professeurs et étudiants chinois débattre de littérature française dans les amphithéâtres glacés de l'immense université. On sentait leur amour des classiques, leur gratitude pour le monde sur lequel ces livres les ont ouverts. « La vraie patrie d'un écrivain, c'est sa langue », leur disait Pierre Assouline, que l'Académie Goncourt avait envoyé comme émissaire dans la grande Chine.

La Chine est devenue le treizième pays à accueillir un « choix Goncourt » à l'étranger. Le principe est simple : la première liste du Goncourt est diffusée dans des universités hébergeant un département de français. Puis un jury composé d'étudiants francophones vote, avec le soutien des professeurs et des services diplomatiques français. « C'est l'université de Cracovie qui a lancé l'idée il y a vingt et un ans, rappelle Pierre Assouline, et c'est un beau moyen de promouvoir la langue et la culture françaises, notamment auprès des jeunes. » En cette année pionnière de 1998, c'est d'ailleurs l'un de ses romans, *La Cliente*, que les jeunes Polonais avaient choisi. « Ces choix étrangers ne sont sans doute pas assez connus, poursuit Assouline, c'est pour cela que cette année, nous allons organiser une grande journée avec déjeuner chez Drouant, où nous inviterons un délégué de chaque pays. »

Pour sa première édition, le « choix Goncourt de la Chine » a distingué *Frère d'âme* de David Diop, qui, après avoir figuré dans la plupart des listes de prix automnaux, avait fini par obtenir le Goncourt des lycéens. Petite concession faite à la « spécificité » chinoise, un livre pouvant agacer les autorités avait été retiré de la liste : *Maîtres et esclaves* de Paul Greveillac, dont l'histoire se déroule sur fond de Révolution culturelle...

Au même moment, ou presque, se déroulait à Pékin la remise du Prix Fu Lei de la traduction et de l'édition, autre bel outil de la promotion du livre français en

Pour les Chinois, la France est la nation littéraire par excellence et les classiques, de Dumas à Camus, y sont toujours très prisés. Le pays est devenu le premier acheteur de droits pour les livres français, mais les auteurs contemporains perdent du terrain face à la production anglo-saxonne.

Chine. Ce prix, qui fêtait sa dixième édition, porte le nom d'un grand traducteur chinois, connu notamment pour ses traductions de Voltaire, Balzac ou Romain Rolland. Taxé de dérive droitière dans les années 1960, il est emporté par les vents fous de la Révolution culturelle, mettant fin à ses jours en se pendant avec sa femme en 1966. Nul patronage ne pouvait être plus judicieux. Fin lettré, amoureux de la langue française ayant étudié à Paris, critique d'art à ses heures, il estimait que « la littérature vise avant tout à comprendre les hommes ». Dans le journal *Littérature et Art*, en 1957, Fu Lei écrivait que l'écrivain est à la fois « un anatomiste de la société, un aventurier de l'âme, un vrai révolutionnaire, un vrai croyant plein d'espoir qui chante autant qu'il pleure le genre humain et déplore les injustices du destin ».

## La question de la censure

À Fu Lei et ses émules, Jean-Marie Le Clézio - venu rejoindre Pierre Assouline à Pékin - a rendu un vibrant hommage. « Sans les traducteurs, nous serions comme des aveugles ou des sourds », déclarait celui qui passe désormais plusieurs semaines par an en Chine. Et sans l'échange interculturel, nous ne connaîtrions que notre propre village. » À la manœuvre de ce prix pionnier, un homme à l'allure et au verbe élégants, véritable ambassadeur permanent des lettres françaises en Chine, Dong Qiang. Avec le soutien de l'ambassade de France, ce professeur de littérature se bat depuis longtemps pour soutenir éditeurs et traducteurs. « Pour ce prix, il y avait deux objectifs, explique-t-il, faire vivre l'échange culturel entre la France et la Chine et exprimer le respect pour les traducteurs, dont on se rend compte de plus en plus de l'importance du rôle, celui d'un cocuteur... » Le prix littéraire de cette dixième édition est allé à Yuan Xiaoyi, pour sa traduction du prix Goncourt 2016, *Chanson douce* de Leïla Slimani. Dong Qiang se dit convaincu que la traduction n'a jamais été aussi nécessaire, précieuse. « Après tant de décennies d'ouverture, notre monde semble retourner de plus en plus au repli sur soi, aux camps, aux clans, à la confrontation, dit-il, et la meilleure arme contre cela est la traduction, pour mieux se comprendre. On ne peut se connaître sans passer par l'autre, sans son miroir... »

La Chine serait-elle le nouvel eldorado pour l'édition française ? « Depuis cinq ans, elle est devenue le premier acheteur de droits pour les livres français, explique Delphine Halgand, attachée culturelle pour le livre, plus de 2100 contrats ont été signés en 2017. » Quelque 60% de ce montant sont constitués par le secteur jeunesse. Les Babaropa ou les livres de philosophie destinés aux enfants d'Oscar Brenifier peuvent dépasser le million d'exemplaires. Dans la civilisation de l'enfant unique, tout ce qui est production culturelle en direction de la jeunesse est prisé. « On note une évolution », commente Robert Lacombe, conseiller culturel, il y a dix ans, c'est surtout ce qui concernait directement l'éducation et était très pédagogique qui intéressait les parents. Aujourd'hui, ils réalisent

qu'une tête bien faite est aussi importante qu'une tête bien pleine. Et ils s'intéressent à des livres poétiques « qui ne servent à rien » ou des écrits qui développent « l'esprit critique ». En deuxième position, viennent les bandes dessinées et les romans graphiques. Ensuite, on trouve les sciences humaines et sociales, et la littérature.

La fiction française contemporaine représente entre 8 et 10% des contrats. « Tout ce qui est roman historique ou touche les questions de société les intéresse, commente Delphine Halgand, en revanche, le polar français ne prend pas. » Les prix littéraires sont très prisés, deux en particulier : le Goncourt et le Grand prix du roman de l'Académie française. Avant toute diffusion dans l'empire, il faut bien sûr passer la censure. Les thèmes sensibles sont connus : la violence et la sexualité, mais aussi la critique du régime actuel ou passé, ce qui touche à la religion et notamment à l'Islam. Le vivier de lecteurs semble immense, même si la réalité est plus contrastée. Car même si le prix moyen du livre est raisonnable, entre 60 et 70 yuans (8 euros), le tirage moyen est comparable à celui de la France, quand la Chine compte elle 1,4 milliard d'habitants.

La littérature française, pour les Chinois, ce sont avant tout les classiques. La première œuvre occidentale traduite en chinois fut *La Dame aux camélias*, d'Alexandre Dumas fils, en 1899. Au panthéon de leurs lectures, Molière, Racine, Corneille, Montaigne, Victor Hugo, Balzac, Dumas, Stendhal. *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry, aussi, Jean-Christophe de Romain Rolland ou Camus. Jules Verne a aussi eu une grande influence sur les auteurs de science-fiction chinois. « Pour les Chinois, la France reste le pays littéraire par excellence, commente Du Qinggang, professeur de littérature française à l'université de Wuhan et président de ce « choix Goncourt Chine », c'est valable pour le grand public et pour nos écrivains, qui ont été très influencés par Duras ou Camus par exemple. »

## « Moins efficace, moins rentable »

Ce bel optimisme est nuancé par Maurice Hu qui, après avoir traduit une soixantaine d'ouvrages, est devenu éditeur « pour traduire ce qu'il aime ». « On a de plus en plus de difficultés à trouver des lecteurs pour les romans français contemporains, dit-il, la littérature anglo-saxonne correspond mieux au goût chinois. Chez les Français, l'histoire est souvent un peu faible, avec beaucoup de concepts, d'autoanalyse. On a parfois l'impression que les écrivains français écrivent pour eux-mêmes, pas pour les lecteurs... » Un constat fait aussi par Yu Zheng Xian, qui a récemment traduit *Plonger* de Christophe Ono-dit-Biot : « Les jeunes lecteurs chinois n'aiment pas la littérature trop sérieuse, celle qui veut les retenir sur terre. Ils aiment les histoires qui les emportent. » Ce déclin est confirmé par Dai Sijie, qui vient de publier en France le superbe *L'Évangile selon Yong Sheng* (Gallimard). « Il y a encore quinze ans, la littérature française était au firmament en Chine, les jeunes filles lisaient Duras. Mais la Chine a beaucoup changé, elle s'affirme, veut de la puissance et de l'argent, dit-il. Et la sensibilité française apparaît moins efficace, moins rentable. La façon américaine d'affronter le monde, plus directe, plaît davantage aux Chinois et l'influence de la culture française a beaucoup baissé. »

À ce constat particulier s'en ajoute un plus général : les Chinois lisent de moins en moins. « Ou alors ils consomment les « romans internet », qui s'écrivent au fil des jours par petits bouts et les distraient. C'est assez fou, certains peuvent écrire l'équivalent de quinze volumes en un ou deux ans. » Le phénomène, on l'a compris, ne fascine guère l'écrivain. ■



JEAN-MARIE LE CLÉZIO, PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE, LORS DE LA REMISE DU PRIX FU LEI DE LA TRADUCTION ET DE L'ÉDITION, À PÉKIN

Sans les traducteurs, nous serions comme des aveugles ou des sourds. Et sans l'échange interculturel, nous ne connaîtrions que notre propre village

JEAN-MARIE LE CLÉZIO, PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE, LORS DE LA REMISE DU PRIX FU LEI DE LA TRADUCTION ET DE L'ÉDITION, À PÉKIN